

Commentaires

Number 17, February–March 1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20259ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1985). Review of [Commentaires]. *Nuit blanche, le magazine du livre*, (17), 26–33.



LE CHANT DE CUBA
Nicolás Guillén
Belfond, 1984

Poète national de la «Perle des Antilles», Nicolás Guillén appartient à cette poignée de chantres que l'on pourrait qualifier de novateurs. L'ensemble de ces poèmes, datés de 1930 à 1972, coiffés par une longue introduction du traducteur Claude Couffon, qui les a aussi choisis, permet d'en apprécier aussi bien la trajectoire que les tenants et les aboutissants. L'œuvre d'un écrivain se situe à la fois dans un contexte précis et, lorsqu'elle transcende celui-ci, dans son siècle. Celle de Guillén, amorcée au moment de l'effondrement économique occidental dont ont souffert jusque dans leur chair les populations des pays pauvres, opère d'abord la jonction entre la tradition orale et l'écriture: il s'agissait pour lui de rendre quelque dignité à la sonorité propre de Cuba en l'intégrant au poème. L'influence des poètes noirs américains y est manifeste et, au premier chef, celle de Langston Hughes (les poètes noirs américains produisent une poésie riche et variée dont on n'a pas la moindre idée en consultant les anthologies «blanches», même de nos jours).

Affirmer sa négritude à Cuba devait rapidement déboucher d'une part sur des consta-

tations cruelles et d'autre part sur la revendication. Le titre *West Indies Ltd* témoigne à lui seul de cette nécessité plus qu'impérieuse. Guillén demeure une voix fondamentale jusqu'à l'arrivée au pouvoir de Fidel Castro en 1959, malgré une suite d'une belle venue, *Le grand zoo*, en 1967, un peu comme si le poète avait perdu de son efficacité en cessant de lutter dans l'opposition. Ceux et celles qui ont séjourné à Cuba au cours des dernières années auront tout intérêt à lire ce grand poète malheureusement méconnu, tout en lisant parallèlement les ouvrages d'exilés tels que Heberto Padilla ou Guillermo Cabrera Infante.

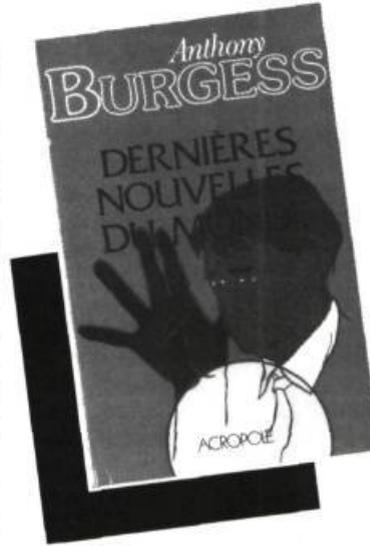
Michel Beaulieu



DERNIÈRES NOUVELLES DU MONDE
Anthony Burgess
Acropole, 1984

Anthony Burgess est un romancier inégal (cf. *Rome sous la pluie*), prolifique (cf. ses «briques») et prétentieux (cf. sa prédilection pour le «grandiose»). L'écrivain étant cependant à la hauteur du mythe qu'il a lui-même généré (l'individu a un talent monstrueux), son «dernier» est toujours attendu avec intérêt, sinon avec impatience.

Dernières nouvelles du monde fait sûrement partie des «grands» Burgess, d'une valeur comparable à celle de *L'orange mécanique*. Constitué de trois récits parallèles, le roman s'appuie sur deux moments historiques que Burgess juge les plus essentiels de ce siècle: la découverte de l'inconscient par Freud et le socialisme selon Trotski. Les deux personnages forment d'ailleurs, à des périodes cruciales de leur histoire, chacun un volet du roman. Freud, à la fin de sa vie, révisant son existence en même temps qu'il se prépare à fuir une Vienne nazie; Trotski, parcourant les rues de New York à la veille de 1917,



empêtré dans sa dialectique personnelle et rêvant de rendre heureux le prolétariat américain.

Burgess, peu soucieux de vérité historique, est hilarant. Les propos tenus par le fondateur de la psychanalyse et ses disciples/dissidents (Jung, Abraham, Adler, Ferenczi, Rank et autres) atteignent des sommets. L'ensemble des affabulations concernant Freud et Trotski témoignent d'un humour et d'une subtilité exceptionnels.

Quant au troisième volet, il emprunte à la science-fiction. Dans les années 1990, Lynx, une planète monstrueuse ayant fait irruption dans notre système solaire, devrait entraîner la Terre dans son orbite et provoquer ainsi sa destruction. Soviétiques et Américains construiront, chacun de son côté, des vaisseaux spatiaux destinés à sauver l'élite. Objectif: trouver une planète sur laquelle une nouvelle terre pourra être fondée.

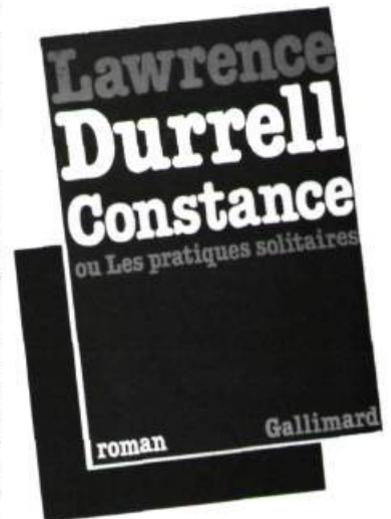
Récit à plusieurs niveaux de lecture, *Dernières nouvelles du monde* nous est raconté à la manière d'une fable. Spirituel, brillant, caustique et provocant, Burgess nous offre un roman étonnant. L'excellence de la traduction est aussi à signaler.

Francine Bordeleau

CONSTANCE OU LES PRATIQUES SOLITAIRES
Lawrence Durrell
Gallimard, 1984

C'est autour du personnage de Constance qu'est centré ce troisième roman d'une série intitulée par l'éditeur le «Quintette d'Avignon», par allusion au célèbre «Quatuor d'Alexandrie». À vrai dire, le mot «centré» est ici impropre puisque ce roman est celui de la dislocation d'un groupe d'amis au moment où éclate la guerre.

Absurdité et violence, lambeaux de tendresse dans un univers de décomposition, fragilité des instants, densité des émotions, tous ces ingrédients du roman se déroulant en période de guerre prennent sous la plume de Durrell un accent particulièrement juste. Éparpillés à travers l'Europe et l'Afrique du Nord, les amis d'Avignon vivent le conflit et leur séparation de façon très différente, pour ne pas dire tragiquement étrangement.



L'histoire de Constance, qui n'est qu'une parmi d'autres, en témoignage. Séparée d'un mari qu'elle n'a pas eu le temps d'aimer pleinement avant qu'il se fasse tuer en Égypte, elle va s'installer en Suisse où elle pratique sans satisfaction la psychiatrie pendant quelques temps avant de revenir en France comme émis-

commentaires

saire de la Croix-Rouge. Et, pendant ce temps, les autres se battent, se planquent, collaborent ou passent à l'ennemi. Au bout du tunnel, c'est la solitude.

Dans un tel contexte, à quoi riment l'art ou la théorie? Le désabusement ne peut être compensé que par le rêve de la beauté ou un érotisme vécu intensément dans un univers clos. La marque de D.H. Lawrence est inscrite de façon indélébile dans l'écriture de Durrell. Tout comme celle du grand voyageur et du diplomate qu'il fut, comprenant en profondeur une société qui n'était pas la sienne mais qu'il avait choisi d'adopter pour un temps, par affection. On sort de ce roman avec l'envie d'en redemander, parce que ce n'est pas tous les jours que la littérature approche le génie.

Denise Pelletier



sophique millénaire. Témoin de l'effondrement de la dynastie mandchoue, l'auteur a projeté en Lao Ts'an, le héros du roman, ses craintes de voir la révolution — qu'il estime nécessaire et imminente — souiller les traditions spirituelles de son peuple, nier sa mémoire collective. Lao Ts'an, tenant d'un syncrétisme typiquement chinois, combinera les vertus du taoïsme, du confucianisme et du bouddhisme en un culte de l'action et de la contemplation. L'éclat des actions salvatrices du «digne clochard» se dissoudra dans la totalité de sa quête, qui consiste tout aussi bien à graver un poème sur un mur ou à redécouvrir la richesse des chants populaires qu'à reprendre une enquête policière empreinte d'irrégularités.

Le lecteur peut être dérouté par le manque apparent de cohésion et d'unité du récit. Mais le projet de l'auteur demeurerait vain si la conduite de Lao Ts'an n'était pas expliquée par de nombreuses digressions philosophiques et esthétiques et si le livre n'illustrait pas, en recourant à de multiples légendes, le long processus chinois de la transmission du savoir. Dans ce tableau d'un réalisme saisissant, la beauté surgit au hasard du quotidien, un peu à la façon dont on prend soudainement conscience de la

grâce du chant *a cappella* d'un enfant.

André Lamontagne

LE PAYS DES AVEUGLES H.G. Wells Folio, 1984

Les sept nouvelles réunies ici sous le titre *Le pays des aveugles*, de celui dont on a dit qu'il avait été l'un des premiers auteurs de science-fiction, ont d'abord paru séparément dans le *Mercure de France* entre 1902 et 1914. Soulignons tout de suite qu'il ne s'agit nullement d'un regroupement factice, les textes s'enchaînant les uns aux autres comme si Wells avait prévu — et pourquoi pas — les publier sous forme de recueil. L'unité qui s'en dégage tient principalement à deux choses: le mode de narration et le choix des thèmes.

Wells adopte tantôt le point de vue d'un narrateur qui est étranger aux événements qui nous sont racontés: «C'est à la même époque qu'un mortel, arrivant du monde extérieur, tomba inopinément dans la contrée close, et nous allons rapporter ici ses aventures» (*Le pays des aveugles*), tantôt celui de l'un des personnages qui nous raconte l'histoire: «Il y a environ trois mois, par un soir de confidences, Lionel Wallace me raconta l'histoire de la porte dans le mur, et je pensai alors que l'aventure était vraie, en ce qui le concernait tout au moins» (*La porte dans le mur*). Procédés on ne peut plus classiques, mais qui servent ici efficacement le récit, en plus de nous plonger — nous les lecteurs d'aujourd'hui — dans une atmosphère très dix-neuvième siècle (impression renforcée par l'emploi quasi systématique du passé simple).

Quant aux thèmes, ils relèvent ici davantage du fantastique que de la science-fiction. Wells ne manque d'ailleurs pas de souligner le caractère fantas-



matique de ses récits par l'utilisation parfois abusive d'adjectifs du genre «curieux», «extraordinaire», «fantastique» et même par des phrases sans équivoque: «On eût pu croire que le réel n'était qu'un voile pour le fantastique et ici le fantastique était assez évident» (*La pomme*). À la manière d'un leitmotiv, le thème d'un monde meilleur, d'un paradis perdu traverse le recueil. Et, bien sûr, le masque de la vérité s'appuie ici aussi sur des nombreuses références scientifiques.

Un rêve d'Armageddon, le troisième texte du recueil, m'apparaît comme le mieux réussi et également comme le texte qui a le moins vieilli. L'opposition rêve/réalité, qui préfigurerait entre autres les atrocités de la Deuxième Guerre mondiale, continue de susciter des craintes. À lire surtout pour le plaisir de se faire raconter des histoires.

Jean-Paul Beaumier

LA GUITARE Michel del Castillo Seuil, coll. Points, 1984

Ce livre de Michel del Castillo est le livre du désespoir absolu. Un nain bossu, borgne, hideux, cherche vainement à atteindre

PÉRÉGRINATIONS D'UN CLOCHARD

Lieou Ngo
Folio, 1984

À la fin du siècle dernier, un apothicaire ambulant, lettré de formation, parcourt la province en mettant davantage à profit son autorité morale que ses talents de guérisseur pour venir en aide aux victimes de l'iniquité d'un système impérial et mandarin décadent. Tel est le sujet de l'unique roman — largement autobiographique — que nous a laissé Lieou Ngo, implacable réquisitoire contre la corruption et l'ineptie des fonctionnaires d'un pays alors asservi à une longue tradition féodale et impuissant face à l'impérialisme européen.

Mais le motif de cet incomparable tissu d'art se dessine, derrière une trame événementielle souvent proche du roman policier, dans une poésie du quotidien qui réaffirme la nécessité d'investir dans chaque geste un héritage moral et philo-



le coeur des hommes. Del Castillo a écrit cette histoire parce qu'elle le hantait et qu'il la trouvait significative: «L'important, c'était de montrer qu'il existe une malédiction du destin; qu'il y a des hommes qui en sont les victimes sans l'avoir mérité et que ces hommes ne connaissent pas l'espoir.»

Le narrateur s'installe dans la peau du nain. Il interpelle le lecteur en le tutoyant et précise qu'il n'écrit pas ce livre pour obtenir de la sympathie: il est tout simplement un être dans l'attente d'une oreille attentive, mais personne ne se trouve jamais là pour l'écouter. Nulle part, dans ces quelque 150 pages, le nain n'est nommé; quand on parle de lui, on le qualifie de «monstre». Par les autres, par leurs regards, il comprend qu'il est totalement, absolument, irrémédiablement seul. Linda, cependant, lui donnera l'occasion de s'exprimer, de transformer sa vie. Elle parviendra à pacifier l'âme tourmentée du nain-qui-fait-peur. «Elle était pour moi ce que ni père, ni mère, ni jamais personne n'avaient jamais été: une amitié.» Linda, c'était sa guitare.

Susy Turcotte

BECH EST DE RETOUR

John Updike
Gallimard, 1984

John Updike poursuit ici le portrait de Henry Bech, romancier juif américain, qu'il avait amorcé dans un ouvrage précédent *Bech voyage*. Aujourd'hui désabusé, Bech parvient de plus en plus difficilement à s'assumer dans un monde où le mercantilisme prévaut sur tout. Ce livre n'est pas sans rappeler *Un mois de dimanche* où un pasteur, pour avoir exercé trop virilement ses fonctions, doit se résigner, pour échapper aux sanctions épiscopales, à passer trente-et-un jours dans une maison de repos pour ecclésiastiques. Mais, à la différence du révérend Marsfield, Bech ne souffre pas d'un surplus de vitalité: c'est plutôt sa stérilité, tant littéraire qu'affective, qui lui cause des problèmes. Et c'est dans le mariage, dans la douce intimité d'un home de banlieue, qu'il tentera de trouver le repos et la sécurité.

«Dans l'insondable apologie de sa vie désormais stérile», Bech ironise sur tout: sur ses déboires et ses succès d'écrivain, sur la religion, sur son tout-puissant pays, sur sa vie de couple, etc. Le livre s'ouvre d'abord sur «trois illuminations dans la vie d'un auteur américain», trois textes qui s'apparentent davantage à la nouvelle qu'au récit romanesque. Le narrateur nous brosse ici le portrait de l'écrivain, dont il épousera toujours les vues, en panne sèche depuis plusieurs années et qui se livre, évidemment malgré lui, à des lectures publiques et à des séances de signature intensives sur une île des Caraïbes pour le compte de la Superbooks, multinationale qui a lancé une collection de classiques autographiés. La deuxième de ces illuminations, où l'écrivain eut l'idée d'un personnage féminin qui aurait racheté son roman inachevé *Penser grand*, est tout particulièrement intéressante quant au rapport réalité/fiction qui s'opère par le biais de ce personnage.

Au retour d'un périple qui le conduit dans plusieurs pays



du Tiers-Monde, au Canada et en Australie — prétexte pour décrire les grandeurs et misères du succès littéraire —, l'amertume que ressent Bech est telle qu'il se résout à épouser Béa, une «gentille petite banlieusarde, [au] ventre strié de fines vergetures d'argent». Il quitte New York, s'installe au deuxième étage d'une maison de banlieue et, l'instigation matrimoniale aidant, se remet au travail alors «qu'en bas, une fois terminé pour la journée l'envol vertigineux en compagnie des anges ternis de ses élucubrations, le meilleur des mondes domestiques [l']attendait». La lune de miel ne dure qu'un temps, le temps que met Bech à terminer *Penser grand* qui le fera réapparaître momentanément sur la liste des best-sellers (d'où le titre). Ironie du sort (mais tout n'est-il pas qu'ironie chez Updike?), le succès que remporte Bech entraînera la rupture avec Béa.

Si cette chronique de la vie d'un écrivain comporte de bons moments, l'ensemble manque toutefois d'unité et l'intérêt n'est pas toujours soutenu. Le personnage de Bech ne parvient pas toujours à incarner ce qu'on devine être la préoccupation de l'auteur, à savoir: l'écrivain a-t-il encore un rôle à jouer dans une société dont les valeurs se résument à: *hot dog, baseball, apple pie and Chevrolet?*

Jean-Paul Beaumier

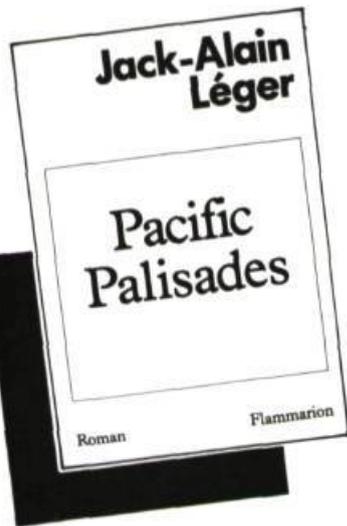
PACIFIC PALISADES

Jack-Alain Léger
Flammarion, 1984

De retour d'une année sabbatique en Europe, Elie Abs, professeur de philosophie à McGill, amorce un long voyage qui lui permettra de renouer avec l'univers culturel de la «vieille Europe». Zurich, Milan, Munich, Salzbourg, Paris, Florence: autant de lieux qui, dans ce siècle qui ne parle plus en notre nom, témoignent de l'histoire de l'humanité, avec ses espoirs et ses déceptions. Mais le récit de ces retrouvailles est rapidement «contaminé» par le récit d'un voyage intérieur: voilà que cet homme nous dévoile peu à peu son histoire personnelle, l'objet de sa quête. De l'universitaire exilé à l'écrivain raté devenu le nègre d'un écrivain célèbre, en passant par les femmes qu'il n'a pas su aimer, ou qu'il a aimées au mauvais moment, par la mort de sa mère, si profondément ressentie, et par la rupture qui devait s'ensuivre avec son père militant de gauche, préoccupé davantage du sort de l'humanité que de celui des êtres («Les hommes ne sont pas des symboles. Sauf pour le totalitarisme») et par son éducation puritaine et rigoriste. Étranger dans son pays. Dans son espace. Dans son histoire. Étranger dans son corps. Dans ses émotions. Dans ses amours. Dans ses tendresses.

Mais plus que par cette histoire aux accents oedipiens, *Pacific Palisades* retient l'attention par la qualité de son écriture. Voilà une écriture vive, alerte, moderne par son aspect fragmenté, mais lisible. En somme, voilà un livre bien construit, intelligent et qui suppose que le lecteur le soit, ce qui n'est pas, vous en conviendrez, la moindre de ses qualités.

Cela n'est pas sans rappeler l'oeuvre de Thomas Mann (et pas seulement par le titre!) notamment à cause de la façon qu'a Jack-Alain Léger d'exploiter le récit autobiographique comme si le récit d'une vie, «l'aveu d'une vie», aurais-je



envie de dire, était suffisant pour refaire l'unité chez un être dépossédé de sa vérité. Comme si l'on pouvait, du seul fait de les avouer, panser les plaies de toutes nos ruptures. Comme si l'écriture était un exorcisme!

(...) Pour un exilé, aussi bien qu'il ait su refaire sa vie, toute visite d'un ami lointain est une fête. Parce qu'en somme, c'est dans son exil qu'il lui rend visite.

Guy Cloutier

1. Thomas Mann vécut son exil californien à Pacific Palisades



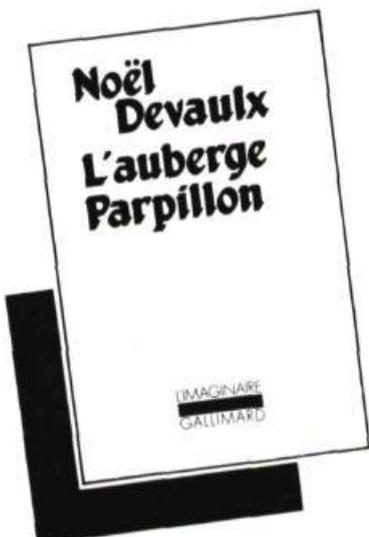
L'AUBERGE PARIILLON

Noël Devaulx
l'Imaginaire, Gallimard, 1984

Voilà un recueil de nouvelles qui déroutera (découragera) plus d'un lecteur. D'abord à cause du rythme même de l'écriture (qui conditionne celui de la lecture), écriture qui repose en grande partie sur l'allégorie et qui, par moments, évoque certains tableaux de la période romantique. Les références feront parfois défaut pour se situer par rapport à cet univers tout à la fois réaliste et onirique et pour le comprendre. Les atmosphères priment ici sur l'action. Qui ne cherche qu'à comprendre se perdra dans un dédale d'impressions qui préfi-

gurent la fuite du temps, la solitude, la hantise de la mort.

Par moments Devaulx nous rappelle Marcel Arland (ses personnages, ses descriptions), à d'autres Julien Gracq (l'atmosphère souvent insolite qui règne dans ses nouvelles). Jean Paulhan, qui signe la postface de l'ouvrage dont la première édition remonte à 1945, dira au sujet des sept textes de ce recueil qu'ils «sont à la fois denses et stricts, mystérieux et cependant exacts, fidèles, de toute évidence au grave dessein de leur auteur. Mais ils ont une qualité qui passe de loin toutes celles-là: ils sont assez ennuyeux». Pour Paulhan, la valeur d'un livre se mesure à la résistance qu'il oppose au lecteur et Devaulx nous oblige presque à le relire. Il faut aborder ses textes comme on s'arrête devant un tableau, comme on s'imprègne de ses nuances imprécises, de ses lignes fuyantes. De là le sentiment premier d'ennui.



Mais tout n'est pas qu'ennui chez Devaulx. *L'auberge Parpillon* et *Le vampire* sauront séduire le lecteur réceptif aux atmosphères oniriques. *En marge du cadastre* (texte écrit en 1937) pourrait fort bien figurer dans une anthologie du fantastique français.

Pour lecteurs avertis.

Jean-Paul Beaumier



TERRE BRÛLÉE

Luis Mizón
Le Calligraphe, 1984

J'ai déjà eu l'occasion, dans ces pages, de dire tout le bien que je pensais du poète chilien Luis Mizón à l'occasion de la parution en français de son *Poème du Sud* (Gallimard). Cette note de lecture veut souligner l'existence d'un nouvel ouvrage de cet auteur, un long poème, *Terre brûlée*, dont l'édition, bilingue, a été assurée par une petite maison d'édition dont les titres chaque fois mettent à l'épreuve ma capacité d'étonnement.

La poésie chilienne est certainement l'une des plus importantes qui se soient développées en Amérique du Sud, sans doute parce qu'elle a bénéficié de l'apport de figures internationalement connues: Gabriela Mistral et Pablo Neruda lui ont valu deux prix Nobel, tandis que Vicente Huidobro a participé aux manifestations de l'avant-garde parisienne dès les années 1910. Parmi les cadets, on relève aisément les noms d'Enrique Lihn, dont *La Chambre obscure* a fait date au début des années 1960, et de Nicanor Parra, que ses antipodes ont transformé en cas d'espèce. Luis Mizón, pour sa part, appartient à la génération qui a connu jusque dans sa chair, pourrait-on dire, le coup d'état sanglant du général Pinochet qui, en renversant un président légalement élu, mettait un terme à peut-être la seule expérience démocratique valable de

l'hémisphère austral. Sans qu'il en soit question, cet événement sert de toile de fond à une poésie somptueuse et baroque où les associations d'idées et d'images surprennent par leur fulgurance et leur nouveauté, par leur tonalité ironique, parfois discrète, parfois tonitruante. «Ma mémoire, écrit Mizón, est une côte boueuse / et un chemin sali / par les rêves / de fauves et de villes.» Claude Couffon, à qui l'on doit plusieurs livres traduits des littératures sud-américaines, fait oeuvre d'autant plus utile qu'il demeure attentif au ton des auteurs qu'il aborde.

Michel Beaulieu



LE POINT DE FUITE

Christian Giudicelli
Seuil

Histoire de couples qui se font et se défont, *Le point de fuite* est le tableau tristement réaliste des ravages de la solitude. Christian Giudicelli nous présente des personnages désespérément seuls, désabusés et conscients de cette réalité mais qui tentent dérisoirement de l'infirmier. «Avec moi, tu n'auras plus jamais froid», soliloque Jacques aux côtés de sa dernière conquête, Tom. «Lui ai-je dit simplement «Je t'aime»? Je ne crois pas, je suis sûr que non. Elle m'aurait ri au nez... elle n'aurait pas ri, elle aurait répondu: «Moi aussi». Alors nos vies se seraient vraiment réunies: nous vivrions toujours ensemble. Et si ce n'était pas trop tard?», phantasme Olivier. «Ne plus se désoler, ne plus convoquer son coeur au moment de faire l'amour. Savoir que, lorsqu'un jeune homme vous quitte en disant qu'il reviendra avant le matin, le matin revient toujours avant lui», déchante Nadia.

Chez les personnages de Giudicelli, chaque nouvelle expérience est vécue indépendamment de celle qui l'a précédée... comme si, ainsi, le passé



UN ENFANT
Thomas Bernhard
Gallimard, 1984

Né aux Pays-Bas en 1931, dans des circonstances non atténuantes, à une époque où la planète est menacée par les grands bouleversements de 1939-1945, Thomas Bernhard aurait dû naître en Autriche. Mais ici comme ailleurs, dans ces années, un enfant né hors mariage est déjà un exilé.

C'est de Traunstein, petit village d'Allemagne (avant la partie de cartes des grandes puissances) que Thomas, alors âgé de huit ans, nous confie toute sa déception devant l'attitude de ses semblables. Dans une suite de déracinements qui le conduisent en Allemagne sous l'influence de la montée du national-socialisme, avec tout ce que cela comporte, l'auteur nous retrace ses conditions de vie comme jeune immigré pauvre (pensons à la crise de 1929). Même le lien maternel souffre au départ d'une carence: «Avec ses paroles diaboliques elle atteignait son but: avoir la paix, d'autre part, elle me précipitait par là toutes les fois dans le plus terrible de tous les abîmes d'où ensuite je ne suis plus sorti toute ma vie. *Il ne m'a plus manqué que toi! Tu es ma mort!*» Et que dire de son statut d'Autrichien à l'école où il doit apprendre le «Heil Hitler» à coups de violence psychologique. Le suicide se manifeste comme une solution valable: «Si seulement je pouvais mourir! pensais-je continuellement. (...) Pour la première fois j'eus l'idée de me tuer.» Dans cette grisaille un amour inconditionnel existe, un «fil d'Ariane» vers son grand-père: «Les grands-pères sont les maîtres, les véritables philosophes de tout être humain, ils ouvrent toujours en grand le rideau que les autres ferment continuellement.» Ce grand-père «écrivain et anarchiste» imprègne de sa forte personnalité le jeune Thomas et l'écrivain Thomas Bernhard. Ne verions pas dans le mélodramatique (piège de l'autobiographie). D'ailleurs Bernhard s'en éloigne, avec un humour cyni-



que qui plane au-dessus, au-dessous des mots. À lire pour le plaisir des yeux!

Thomas Bernhard a écrit un recueil de poèmes et plusieurs pièces de théâtre. Son premier roman, *Gel*, a paru chez Gallimard en 1967. Il a obtenu en 1970 le prix Georg Büchner, la plus importante récompense littéraire d'Allemagne occidentale. *Un enfant* est le cinquième livre de son autobiographie.

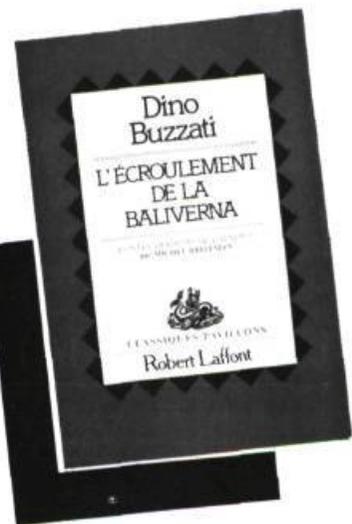
Claude Cossette

L'ÉCROULEMENT DE LA BALIVERNA

Dino Buzzati
Robert Laffont, «Classiques Pavillons», 1984

À bord d'un train, un passager constate soudain que le trafic ferroviaire est de plus en plus dense en sens inverse. Aux gares, où jamais le train ne s'arrête, les gens se préparent à fuir et le passager sent naître en lui de la peur, de la panique, sans que cela empêche le train de poursuivre sa course effrénée. «Nous courions comme des fous vers une chose qui finissait en *ione*», confessera-t-il en entrevoyant la manchette d'un journal par la fenêtre de son compartiment. Voilà ce que je préfère chez Buzzati: le déra-

page du quotidien dans un univers qui ne tient plus compte des règles habituelles de l'ordre et de la logique. Ce qui est supposé être cède peu à peu la place à l' inexplicable, à l' insolite, au refus, à la colère, à l' inquiétude, à la peur... Ailleurs un ministre se retrouve homme de ménage parce que son chauffeur ne l' attendait pas comme à tous les matins à la sortie de sa demeure et que quelqu' un d' autre s' est présenté au ministère avant lui. Absurde, bien sûr, mais c' est justement à cela que Buzzati excelle dans certains contes. Il se plaît à imaginer que le destin (ce mot devait sûrement le faire sourire) n' est pas aussi rectiligne qu' on aimerait parfois qu' il soit, comme il se plaît à démasquer le mensonge, la fourberie, l' hypocrisie. Certains contes contiennent une morale, d' autres se contentent d' être souriants, voire ironiques.



L'écroulement de la Baliverna regroupe une trentaine de textes qui datent à peu près du même nombre d'années. Si certains ont quelque peu vieilli (dans le choix du thème surtout), d'autres demeurent des modèles du genre (entre autres le texte qui donne le titre à l'ensemble). Une chose cependant: l'insertion d'une table des matières n'aurait pas été un luxe.

Jean-Paul Beaumier

pouvait être effacé. Autant d'expériences, autant de tentatives d'échapper à l'implacable réalité de la solitude. Faux départs cependant que ces amours d'occasion, que ces retrouvailles subites, car elles ne leur permettent jamais de se projeter au-delà de leurs modes d'existences ambigus et insatisfaisants dont rien, semble-t-il, ne pourra jamais combler le vide: «Oui, ce soir-là, pendant une minute, j'ai souhaité vivre seul. J'ai même ressenti que c'était l'unique façon de vivre et que mon épanouissement dépendait de cette solitude. Ainsi puis-je me créditer d'une pensée courageuse. Je l'ai crue sincère pendant une minute. Ensuite, plus jamais.»

Jacques, Tom, Jérôme, Constance, Olivier, Kamel, Nadia... des voix qui se répondent, certes, mais qui ne parviennent jamais à formuler le vrai message. Ils ne nouent entre eux que des relations incertaines, se laissant prendre au discours séducteur que dicte inévitablement l'instant de partage souvent trop longtemps attendu. Naïveté? Extrême vulnérabilité de l'être tentant de répéter l'instant de plénitude plutôt que d'essayer de lui donner suite.

Il semble que rien ne peut succéder à ces scènes que leur éternelle répétition.

Sylvie Trottier

commentaires



CHANSONS

Boris Vian
Christian Bourgois, 1984

Georges Unglik, avec la collaboration de Dominique Rabourdin, a établi et annoté les textes des chansons de Boris Vian. Cela inclut les chansons dont il est seul l'auteur et celles écrites en collaboration; sans oublier les traductions ou adaptations de chansons.

Pour chacune des chansons nous est donnée la date présumée de la composition du texte par Vian lui-même; et selon le cas, le nom des interprètes ou dans quel film elle a été chantée.

Il est certain qu'avec le recul et sans le support de la musique, certains textes apparaissent plus faibles. Mais en fait, là n'est pas l'essentiel: il s'agit de tout Vian. Et tout Vian, ça fait combien? Au total, 478 chansons. D'ailleurs, voyons ce qu'il en disait lui-même dans *Au bon vieux temps*, datée de 1944 et considérée comme étant sa première:

*Au bon vieux temps héroïque du jazz
On se fichait pas mal des paroles
On choisissait un bon air de base
Et on chantait des choses folles,
en tâchant que ça colle.*

Heureusement, il s'agit d'une chanson, et c'est loin d'être vrai. Dans la préface du volume, on apprend une foule

de détails intéressants sur la méthode de travail de Vian, ainsi que sur son rythme de production.

Alain Lessard

L'ANCIENNE COMÉDIE

Jean-Claude Guillebaud
Seuil, 1984

Il ne s'agira pas, dans *L'ancienne comédie*, du meurtre du père, mais de celui de la mère. Par le biais d'une lettre (qui est en fait tout le roman) à la femme aimée, le narrateur, Européen volontairement exilé au Québec le temps d'un hiver, règle ses comptes avec ce personnage hystérique, obsédant, autant honni qu'aimé. Bref, ce roman qui pourrait s'appeler «ma mère comme une amante» (voir Julie Stanton) se veut le scalpel de la rupture définitive d'avec l'ombilic maternel.

Comme dans une longue analyse, le narrateur décide de tout dire. Ce qui donne l'impression d'une inversion gênante: l'amoureuse deviendrait ici la mère attentive écoutant le récit d'une liaison tumultueuse et problématique de son fils, lui prodiguant réconfort et sympathie. Cet assassinat de la mère est donc purement illusoire: on se débarrasse de celle qui nous a été imposée par le hasard afin d'en élire une autre, à sa convenance celle-là. Substitution: la mère qui touche ses enfants «comme on touche un amant» sera échangée pour une femme qui sait toucher son amant comme on touche son enfant. On l'aura deviné, le malaise ne provient pas du sentiment maternel mais de la sexualité de la mère. La psychanalyse a eu raison de le dire: la scène primitive, en autant qu'elle implique l'existence du désir de la mère, traumatise le fils. Ceci dit, rendons au roman ce qui lui appartient: l'écriture est impeccable. Malheureusement, n'étant pas une adepte de la «psychologie des profonds», cette «confession», qui



m'apparaît comme un déploiement de la «tendresse virile» propre à certains hommes, m'a agacée. Un détail particulièrement horripilant: le côté «ma cabane au Canada» lorsque le narrateur parle de son nouveau lieu de séjour. Ça a dû plaire aux Français (ceux qui ont donné le Goncourt à madame Maillet et qui ont aimé *Le matou* d'Yves Beauchemin).

Francine Bordeleau



LA PLUME DE PERROQUET

Elvire Murail
Gallimard, 1984

«L'efficacité en art est ce qui viole l'émotion de votre public

sans la nourrir.» Ainsi parlait Pursewarden, personnage de Lawrence Durrell. Cette phrase m'est venue en tête lorsque j'ai refermé le livre d'Elvire Murail. Du talent, un bon suspense, une héroïne mystérieuse et colorée (qui meurt dès les premières pages et continue de nous hanter par l'intermédiaire du carnet qu'elle laisse derrière elle), bref, c'est tout indiqué pour ceux et celles qui ne savent pas quoi faire de leur dimanche après-midi trop tranquille.

Donc Adriana se donne la mort. Un suicide public auquel assistent des ennemis inassouvis de vengeance. L'homme qui a motivé un tel geste se nomme «maître» et, outre Adriana, il compte plusieurs fidèles. L'histoire se joue comme une partie d'échecs dirigée par le maître (le méchant) et le joueur (le bon). Les pièces/personnages se prêtent volontiers au meurtre, il est donc préférable de se ranger du côté du plus fort (en termes de stratégie).

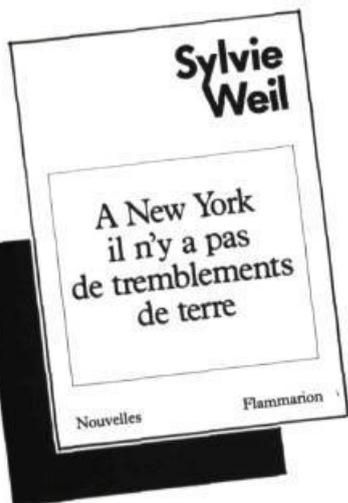
L'auteure veut nous faire penser qu'il s'agit de gens comme vous et moi, que nous ne sommes pas à l'abri de cette cruelle histoire... On peut s'y laisser prendre. Échec et mat. Une pointe de romantisme déconcerte après tant de violence (des gens qui somme toute ne désirent qu'une chose: être aimés. Trop facile.). Alors on referme le livre en esquissant un curieux sourire.

Johanne Jarry

À NEW YORK IL N'Y A PAS DE TREMBLEMENT DE TERRE

Sylvie Weil
Flammarion, 1984

Voici 13 nouvelles qui apparaissent comme autant de plongées dans le New York de la vie de quartier, avec ses drames familiaux, ses héros de coins de rue, sa violence banale, insidieuse, quotidienne. Autant d'espoirs déçus! Des rêves de bonbons



roses ravalés! Autant de portraits d'êtres, des femmes surtout, seules devant elles-mêmes ou dans leur vie de couple, qui luttent avec leurs moyens dérisoires contre la médiocrité de leur existence.

Sylvie Weil nous trace ici le portrait du New York des minorités — minorités juives, espagnoles, italiennes ou alors minorités d'âge, de sexe et d'émotion. Derrière le portrait de ces vieilles dames qui se relaient dans le hall d'entrée de leur immeuble afin de monter la garde et de se défendre contre la bande de jeunes Portoricains qui sévissent dans leur rue, ou de cette femme qui se vengera de la présence oppressante des oncles de son mari — un émigré espagnol — dans sa vie conjugale en fuyant soir après soir la maison pour suivre à son insu (ce sera sa façon de le rendre «cocu») des cours de grec moderne, ou alors de l'exhibitionniste qui se plaint de la décrépitude morale de ses concitoyens, Sylvie Weil nous brosse finalement le portrait d'une ville, un peu comme Fellini l'a fait pour Rome: New York, ce monstre aux multiples visages ou ce joyau qui permet tous les rêves, toutes les audaces.

Oui, il y a dans les nouvelles de Weil quelque chose de fellinien. Dans cette façon de traquer le visage quotidien de la ville, sans son maquillage ni artifice, mais surtout dans ce

caractère dérisoire — si propre à la nouvelle — qu'elle explore dans chacun de ses récits avec une maîtrise indiscutable.

Guy Cloutier

LE MONDE EST COMME DEUX CHEVAUX

Christiane Rochefort
Grasset, 1984

Peut-être connaissez-vous *La part obscure* de Grasset. Aux dires de l'éditeur, cette collection a été créée parce que «l'auteur le plus libre, le plus accompli, semblerait avoir un enfant secret». C'est celui de Christiane Rochefort qui nous est donné dans *Le monde est comme deux chevaux*, titre évocateur d'une écriture qui ne se pose que pour et par elle-même.



Rochefort nous invite à un voyage immédiatement en dessous de la surface de notre petit univers. Voyage décalé d'une fraction de temps vers le non-encore-réalisé. Une prose à lire comme de la poésie au carrefour du mysticisme, du discours amoureux et de la critique sociale. Un bien beau voyage si on l'entreprend sans fausses exigences de rationalité. Il ne

faut pas être rebuté-e par le non-dit ni se laisser dérouter par une apparente fragmentation. Il faut surtout croire que l'«illusion de continuité» est affaire d'habitude perceptuelle, pour aimer ce livre.

Obscur, ce compte rendu? Les mots des chevaux s'inscrivent ici et maintenant pour s'adresser directement à notre enfant mystérieux. Et les mystères communiquent non pas sur le mode du bavardage, mais de la condensation.

Josette Giguère

LA CHAMBRE DE JACOB Virginia Woolf Livre de poche

Tout le monde connaît Virginia Woolf. Célèbre pour avoir revendiqué, en tant que femme, le droit à l'écriture (*Une chambre à soi*), elle engage sa vie dans une oeuvre romanesque dont on parle peu. Hélas.

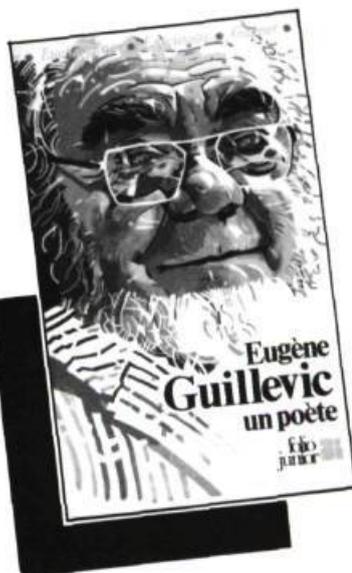
Jacob est un enfant singulier et ne bénéficie d'aucun privilège. Il va cependant étudier à l'université. Une grande université anglaise qui lui fera découvrir ses profondes affinités avec la civilisation grecque. L'âme soeur. Les études se terminent et Jacob va travailler, «Car c'est pour devenir un homme qu'il avait grandi; et bientôt il allait se voir plongé au milieu des choses réelles —». Un rêveur? Un artiste? Indéfini. On ne sait pas qui est Jacob. Alors que toute une société anglaise s'agite autour de lui (mais qui est Jacob? Jacob!), que les dames servent le thé à cinq heures, que le Big Ben sonne les hommes pour qu'ils s'élèvent à la hauteur de l'histoire, Jacob murmure: conventions, conventions. Et part pour la Grèce, devient amoureux, puis faute d'argent, se voit obligé de rentrer au pays. Jacob!

Les gens ont tous une âme à défendre. Lorsque les voix s'entrecourent, Virginia Woolf



nous fait entendre ce qui se perd au fil des conversations anodines: l'appel. «Est-ce là tout? Ne pourrais-je jamais connaître, partager, obtenir une certitude?». À lire. Absolument.

Johanne Jarry



EUGÈNE GUILLEVIC, UN POÈTE

Jean-Pierre Le Dantec
Folio Junior, 1984

Guillevic a publié son premier recueil, *Terraqué*, en 1942 alors qu'il était âgé de 35 ans. On peut constater, à la lecture de ces premiers textes édités, que l'auteur ne s'inscrivait pas dans la vague surréaliste, qu'il était

plutôt à contre-courant. Tout au long de son oeuvre, il s'est lancé dans une tentative de possession du monde, non pas par soif de pouvoir, mais pour se créer un lieu. À ses débuts, il faisait figure de poète engagé. Avec les années, son engagement a changé de forme: son écriture coïncidait toujours avec ses mouvements intérieurs, bien sûr, mais n'était plus liée à un engagement politique.

Pour Guillevic, nous naissons contre le monde pour entrer aussitôt dans un face à face avec l'incompréhensible. Et cette quête de l'incompréhensible sera une occasion d'aller au plus près, à l'essentiel, à la vérité. Sa réconciliation avec le monde, on la sentira davantage vers les années 1970 avec la publication de *Du domaine, Inclus et Étier*.

Cette petite anthologie est une bonne porte d'entrée sur son univers poétique.

Susy Turcotte

MOSÉ OU LE LÉZARD QUI PLEURAIT

Inès Cagnati
Denoël, coll. Folio
1984

Une page blanche et la citation de Federico García Lorca, «Mais déjà je ne suis plus moi et ma maison n'est plus ma maison», résumant tout le drame du roman. Car il s'agit bien d'un drame: celui d'un pauvre Italien, immigré en France, qui s'est vu forcé d'épouser une Française qu'il a mise enceinte au hasard d'une rencontre, un dimanche après-midi, il y a trente ans.

Cette femme, la Mélanie, il ne l'a jamais vraiment aimée mais il s'est habitué à vivre avec elle, au fil interminable des ans. Avec sa simplicité de paysan, assis sur un banc de l'hospice, aux côtés d'une femme muette qu'il prend à témoin, Mosé monologue sur sa vie gâchée.



Sans rancœur pourtant, il raconte son enfance en Italie auprès d'une mère folle et d'un père tuberculeux, sa rencontre avec Mélanie, leur mariage, les enfants et puis la mort de Mélanie. En somme, une vie simple, ni malheureuse ni heureuse, faite de frustrations et de rêves étouffés.

Puis Mosé révèle la grande ambition de son existence, qui fut la cause indirecte de la mort de sa femme. Le vieillard n'a vécu que pour aller voir, un jour, «comment l'océan rencontre la terre». Ce matin-là de la Saint-Jean, Mosé a rêvé tout haut une fois de trop: Mélanie s'est écroulée dans le tas de foin, raide morte. Elle aura donc protesté contre ce projet jusqu'à son dernier souffle. Non, Mosé ne lui pardonne pas d'être morte ni de l'avoir empêché de réaliser son grand rêve.

Sa solitude, sa souffrance silencieuse, l'abandon des siens qui lui pèse sur le coeur, transpirent presque à chaque page. Chassé même de sa propre maison, Mosé prend la décision qui s'impose puisque plus rien ne le retient désormais. Le roman se termine sur une note d'espoir et le lecteur applaudit à la résolution de Mosé.

La lecture du roman est lente comme l'écoulement des grains d'un sablier. Jour après jour, Inès Cagnati révèle des

vérités par l'entremise des monologues de Mosé. On sourit souvent de l'innocence et de la simplicité de cet homme. À d'autres moments, on compatit avec lui. Toutefois, on ne sort pas de la lecture de ce roman sans s'interroger sur les injustices de la vie à son déclin.

Louise Caron

texte, créant ainsi un heureux contraste avec la précision mathématique de l'écriture. *La chevelure de Bérénice* est aussi, vu sa concision, un excellent moyen pour le néophyte de s'initier à Claude Simon, ou de façon plus générale au nouveau roman.

Marcel Jean

LA CHEVELURE DE BÉRÉNICE

Claude Simon
Minuit

La chevelure de Bérénice est un court texte (moins de vingt pages) que Claude Simon achevait en 1965. L'année suivante il était publié à tirage limité pour accompagner une série de reproductions de tableaux du peintre surréaliste Juan Miró.

Il s'agit là d'un texte mineur dans l'oeuvre de l'auteur de *La Route des Flandres*, et le fait qu'il nous soit servi avec presque vingt ans de retard engendre un décalage certain par rapport aux derniers ouvrages de Simon.



Mais *La chevelure de Bérénice* est tout de même un livre intéressant. Simon y joue avec la ponctuation fort habilement, et une atmosphère faite d'un doux érotisme enveloppe le

NOUVEAUTÉS

Lucille ou la nostalgie du génie

Marité Diniz
Presses de la Renaissance

Le Hadj

Léon Uris
Robert Laffont

Les parachutes d'Icare

Erica Jong
Acropole

Lettres à Gala

Paul Éluard
Gallimard

La femme sacrée

Michel de Grèce
Olivier Orban

L'oeuvre de chair

Henri Vincenot
Denoël

Le dieu des mouches

Frédéric Tristan
Balland

Variations sur les jours et les nuits

Rezvani
Seuil

Dieu, Shakespeare et moi

Woody Allen
Points Virgule

La vie sur Epsilon

Claude Ollier
Flammarion

Lettres à sa mère

Antoine de Saint-Exupéry
Gallimard

Mariana Pineda

F. Garcia Lorca
Folio

Les enfants de l'atome

Joyce Thompson
Flammarion

Les vrais durs ne dansent pas

Norman Mailer
Robert Laffont